

\* \* \*

—A quoi ressemble le style de M. Cauchon?—A une toile d'araignée.— Les lecteurs s'y empêtrent.

\* \* \*

—Pourquoi M. Charles de Salaberry est-il si gras?—Il adore le beefsteaks aux patates et le pâté de foie gras, aux truffes.

\* \* \*

—Quel différence il y a-t-il entre M. de (?) Varro, le gastronome sans argent, et une machine infernal?—Aucune.— Toutes deux exhalent le même odeur.

—Nous lisons dans le *Journal* de samedi, le menu du festin offert à d'Arcy McGee :

“ Soupe : Tortue.

“ Poisson : Morue bouillie, sauce aux huîtres.

“ Entrées : Petit Pâté aux Huîtres, Suprême de Volaille aux Truffes, Cotelettes d'Agneaux, Panées aux Epinards, Filet de Lièvre Piqué à la Chasseur, Turban de Filet de Perdreaux aux Champignons.

Bouilli : Rondes de Bœuf, Sauce au Dinde et Celeri, Gigot de Mouton, Langue et Sauce Piquante :

Roti : Sirloine de Bœuf, et Pudding Yorkshire, Venaison et Currant Jelly, Sauce à l'Oie et aux Pommes, Jambons et Sauce et Champagne.

Légumes : Patates, Celeri, Navets, Oignons, Chou-fleurs, Artichoux, Fèves françaises.

Gibier : Dinde sauvage roti et Currant Jelly Sauce, Canard noir et Sauce au Citron, Sauce aux Perdrix, Salade au Homard.

Pâtisseries : Plumpudding, Charlotte Russe, Chantilly Nuga, gelées aux Fruits, Petits Pâtés, Pêches à la Crème, Pâtés aux Pommes, Crème Italienne, Pyramides de Coco.

Dessert : Raisans, Pêches, Figues, Pommes, Prunes, Noix, Amendes, Raisins

Vins : Champagné, Sherry, Claret—Chateau Mouton, Liqueurs, Café.

Et pendant ce temps le peuple meurt de faim. On ne songe pas aux familles, aux pauvres sans travail, avec prolétaires sans pain. On donne des dîners, on organise des galas, on songe aux appétits du ventre, et l'on se met entre deux vins pour faire des lois. Cette pauvre confédération, sujet de tant de promenades et de divers inutiles, n'est plus qu'à l'état de fantôme, et l'on se console en buvant. Ce n'est pas JUSTICE qui règne au pouvoir, ce sont Bacchus et Silène. C'est triste.

CORRESPONDANCE.

Messieurs les Rédacteurs.

Permettez-moi de me servir de votre spirituel journal pour vous faire connaître les relations que M. Guérard prétend nouer avec les gens de profession libérale. Nourri, hébergé chez ses parents depuis le berceau jusqu'à l'âge de trente ans, malgré les admonestations paternelles, et les menaces de sa famille de le mettre à la porte, il a subi plusieurs fois la pénible nécessité—pour lui—de travailler au chantier. Mal reçu de ses compagnons de travail, il dépensait son argent avec des personnes de profession, avocats, notaires, etc, et si nous nous en rappelons bien, il devint un jour l'ami de M. Moreau, ex-rédacteur du *Perroquet*. Adolphe Guérard était devenu leur bilboquet, la risée de tous, et ses prétentions aux bons mots, accompagnées de grimaces qu'il tachait de rendre spirituelles, le faisaient la fable de tous ceux avec qui il avait des relations d'amitié. M. Moreau se sépara de lui comme tous les autres, parce qu'il était ridicule et parce que ses écarts compromettaient sa réputation. Il en est de même de tous les amis qu'il a eus : on l'a borné et on l'a mis à la porte. Au fond, ce peut-être un bon garçon, mais ses ridicules l'emportent sur ses bonnes qualités, et cela ne nous surprendra pas s'il fait un jour les délices de quelque vieille femme. On n'a jamais pris M. Guérard au sérieux ; et des amis qu'il eut autrefois nous disent que c'était une éponge bonne à presser et à jeter ensuite.

Maintenant, il continue son ancien train de vie, avec quelques modifications il est hébergé chez son vieux père et est éditeur du journal la *Scie*. Il conte encore fleurette de temps en temps à quelque matrone de quarante ans, vieille nymphe décripité, dont les charmes se sont enfuis avec les années—voilà ses passe-temps—je lui en souhaite d'autres.

Je suis, etc, etc.,

ROCAMBOLE.

Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons que M. de (?) Varro veut massacrer notre éditeur, parceque

nous avons dit qu'il adorait le *Tiddy*. Et nous qui allions dire dans notre prochain numéro que l'illustre spadassin serait prêt à faire les plus grandes folies du monde pour une boîte de homard et un flacon de gin. Il nous l'a fait donc égorgé, ce cher éditeur!

AVIS.

Le soussigné à l'honneur d'informer les personnes qui tiennent des maisons de pension, qu'il serait prêt à se faire pensionner, nourrir, chauffer, laver, à des conditions très accomodantes. Chassé de l'Université, végérant au bureau de la *Scie*, sans emploi aucun, il imploro leur pitié.

Chronique Correctionnelle.

Un mari digne du nom.

Le citoyen Pivert a dépassé la cinquantaine, et c'est beaucoup pour le mari d'une jeune femme de dix neuf ans. Notez aussi que, pour racheter son âge, M. Pivert, n'a qu'une qualité et qu'un défaut : il est adorablement bon et il est laid haïssablement.

Or avec ces trois choses :—âge plus que mûr, laideur et bonté,—il est aisé de comprendre ce qui pendait au front du citoyen Pivert car une seule de ces circonstances eut suffi, dans tous les temps et dans tous les pays, pour amener l'infortune sur la tête d'un mari.

De ces considérations, il résulte que le citoyen Pivert est... ce que fut Lafontaine, M. Caraby, et, entre beaucoup d'autres, un certain ex-ministre dont la première lettre du nom commence par un T ; quant à la dernière nous ne voulons pas la dire, ce serait une *petitesse*.

Voici à l'aide de quelles périphrases le citoyen Pivert raconte son malheur.

—Messieurs les juges, je réclame vengeance...mais pas contre mon épouse, au moins!... Oh ! non... la pauvre chatte ! elle n'est pas coupable... c'est une erreur de sa part, une simple erreur... car au fond, elle m'aime bien, allez ! et je ne voudrais pas la punir... *Errare humanum est*, monsieur le président ; et il faut bien pardonner quelque *petite chose* à la fragilité féminine.

M. LE PRÉSIDENT. Au fait, monsieur Pivert, au fait.

M. PIVERT.—Il me plaît, M. le président... Oh ! je suis tout à vos ordres. Donc, ce n'est pas contre ma femme que